

LE MENSONGE PROTECTEUR

Entre nécessité éthique, mécanisme psychique et paradoxe relationnel
Typologie du mensonge protecteur - Sa fonction psychologique

DESCRIPTION

Pour éviter une punition, une conséquence

FONCTION

Protection narcissique

I. La question fondamentale — Protéger qui, de quoi ?

Le mensonge protecteur n'est pas une défaillance morale banale. Il est le lieu d'une **tension fondamentale** entre deux valeurs également légitimes : la vérité comme impératif éthique, et la protection de l'autre comme impératif de l'amour. Avant toute analyse, il faut poser la distinction capitale :

Le mensonge protège-t-il l'autre — ou protège-t-il celui qui ment de la confrontation avec l'autre ?

Cette question est le centre de gravité de toute réflexion sérieuse sur le sujet.

II. Le débat philosophique — De Kant à Levinas

Kant a formulé la position la plus radicale dans *Sur un prétendu droit de mentir par humanité* (1797) : le mensonge est inconditionnellement interdit, même pour sauver une vie. Si vous cachez un innocent et que l'assassin vous demande où il se trouve, vous devez dire la vérité. Le devoir moral est universel, non négociable, indépendant des conséquences.

C'est une position d'une cohérence admirable — et d'une **violence anthropologique réelle**. Elle sacrifie la personne vivante sur l'autel de la loi abstraite.

Platon, bien avant, pensait autrement. Dans la *République*, il théorise le *gennaion pseudos* — le **mensonge noble** — autorisé aux gouvernants pour maintenir la cohésion sociale. Ce n'est pas le même registre, mais il ouvre une brèche : certains mensonges peuvent servir un bien supérieur.

Levinas déplace radicalement le problème. Dans *Totalité et Infini*, la responsabilité éthique naît du **visage de l'Autre** — de sa vulnérabilité nue. Si l'éthique, c'est d'abord répondre à la fragilité de l'autre, alors le mensonge protecteur peut devenir, paradoxalement, **l'acte le plus éthiquement juste**. Cacher des Juifs à l'Occupation et mentir aux SS en est l'exemple historique le plus pur — Corrie ten Boom en a fait l'expérience vécue.

Sartre complique encore : le mensonge protecteur risque toujours de basculer dans la *mauvaise foi paternaliste* — décider à la place de l'autre ce qu'il peut supporter, c'est le traiter comme un *en-soi* figé, lui dénier sa liberté de *pour-soi*. Protéger quelqu'un en lui mentant, c'est parfois lui voler sa propre expérience du réel.

III. Lecture jungienne — L'Ombre du bienfaiteur

Jung nous invite à regarder ce que le **menteur protecteur** ne veut pas voir en lui-même. Derrière la générosité affichée du mensonge peut se dissimuler une part d'**Ombre** non reconnue :

La toute-puissance du sauveur — *je sais mieux que toi ce qui est bon pour toi*. Le besoin de contrôle affectif — si je te dis la vérité, tu pourrais me quitter, te fâcher, t'effondrer, et je ne pourrais pas le supporter. L'évitement de l'inconfort propre — la vérité me coûterait quelque chose, alors je la déguise en cadeau.

L'archétype du **Sauveur** — une forme dérivée du Héros — est ici central. Le sauveur porte une lumière, certes, mais son ombre est la **dépossession de l'autre** : en le protégeant, il l'empêche de grandir, de traverser l'épreuve, d'intégrer sa propre douleur.

Jung dirait : *le mensonge protecteur non examiné est souvent plus protecteur pour le menteur que pour le mentionné.*

IV. Perspective psychanalytique — Le faux self et la vérité différée

Winnicott offre un cadre d'une richesse extraordinaire. Il décrit le **Faux Self** (*False Self*) comme une structure défensive qui se développe chez l'enfant confronté à un environnement incapable de tolérer son être authentique. Le faux self protège — mais à quel prix ? Il isole le vrai self dans un silence intérieur, coupé du monde.

Or, le mensonge protecteur reproduit exactement cette logique dans la relation : on présente à l'autre un *faux réel* pour le protéger du *vrai réel*. On construit pour lui un environnement artificiel. Et si cela dure, l'autre vit dans une réalité fabriquée — comme dans la *bulle*, que l'on retrouve dramatiquement dans certains contextes médicaux, familiaux, ou de deuil.

Ferenczi, dans sa réflexion sur la *confusion des langues*, montre que les mensonges dits "protecteurs" des adultes envers les enfants produisent souvent un **traumatisme silencieux** : l'enfant perçoit une discordance entre ce qu'on lui dit et ce qu'il ressent, et c'est cette discordance — plus que la vérité elle-même — qui blesse.

Freud reconnaissait dans le mensonge protecteur une forme de **déni** (*Verleugnung*) — pas tant chez celui qui ment que chez celui à qui on ment. On lui offre une réalité amputée pour qu'il puisse continuer à fonctionner. C'est une forme de *réalité prosthétique*, utile à court terme, problématique à long terme.

V. La clinique — Quand le mensonge protecteur devient système

En pratique clinique, le mensonge protecteur apparaît dans plusieurs configurations particulièrement significatives :

Dans les familles avec un membre gravement malade, notamment en phase terminale. On ne dit pas le diagnostic, on ne dit pas le pronostic. L'intention est la bonté. Mais le mourant,

souvent, *sait* — il perçoit l'évitement, les visages trop lisses, les silences chargés. Et il se retrouve **seul avec sa propre mort**, privé de l'accompagnement que la vérité aurait pu permettre.

Dans les couples, le mensonge protecteur chronique finit par créer ce que les thérapeutes appellent une **relation fantôme** — une relation entre un moi réel et une image fabriquée de l'autre. La protection devient une forme d'**étrangeté douce** : on vit avec quelqu'un qu'on a progressivement remplacé par sa propre construction.

Dans la relation thérapeutique elle-même, la question se pose : jusqu'où le thérapeute module-t-il la vérité pour la rendre tolérable ? La notion de **tact thérapeutique** chez Ferenczi est précisément cette intelligence du *quand* et du *comment* dire, sans jamais mentir structurellement.

VI. Le paradoxe central — Vérité blessante ou mensonge mutilant ?

Il existe une **gradation de la vérité** que ni la philosophie kantienne ni la morale populaire ne reconnaissent suffisamment :

La vérité *nue* — dite sans égard pour la réception — peut être une forme de **violence narcissique** déguisée en honnêteté. *Je te dis tout ce que je pense, c'est pour ton bien* cache parfois une jouissance dans l'exposition de l'autre.

Mais le mensonge *prolongé*, même tendre, finit par **déréaliser** l'autre. Il lui retire la possibilité d'agir en pleine connaissance de cause, de consentir, d'exercer son autonomie. Il le traite comme un enfant incapable de réalité.

Ricœur, dans sa pensée de la **vérité narrative**, ouvre une troisième voie : on peut dire la vérité *autrement* — en choisissant le moment, les mots, la forme — sans la taire ni la brutaliser. Ce n'est pas mentir, c'est *accompagner la vérité*. C'est peut-être là la sagesse la plus difficile à atteindre.

VII. Ce que le mensonge protecteur révèle de la relation

En dernière analyse, la présence d'un mensonge protecteur dans une relation est toujours un **signal diagnostique** sur le rapport à la fragilité. Il dit : *je ne crois pas que tu puisses supporter ce que je sais*. Ce jugement — même quand il est juste — recèle une **asymétrie fondamentale** : l'un sait et décide, l'autre ignore et subit.

La question éthique ultime n'est donc pas seulement *est-il juste de mentir pour protéger ?* — mais : **quelle image de l'autre ce mensonge révèle-t-il, et quelle image de moi-même est-il en train de construire ?**

C'est dans cette double question que se loge, selon Jung, la véritable croissance morale : non dans l'obéissance à une règle, mais dans la **conscience de ce que mes actes font à l'autre et à moi**.

"La vérité qui blesse guérit parfois. Le mensonge qui console peut tuer à petit feu."
— Paraphrase de Ferenczi, *Journal Clinique*